

SESSION 2026

---

## ÉPREUVE À OPTION

---

### VERSION DE LANGUE VIVANTE ÉTRANGÈRE ET THÈME

*L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé*

Les candidates et les candidats doivent **obligatoirement** traiter le sujet correspondant à la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription.

Extrait de l'article 6 de l'arrêté du 25 septembre 2017 fixant les conditions d'admission des élèves :

Pour les épreuves des groupes A/L et B/L de la section des lettres, les candidats peuvent se munir des documents et matériels suivants :

#### **I - Épreuves écrites d'admissibilité**

(...)

1.2 Pour les épreuves de version en langues vivantes étrangères : pour l'arabe, le chinois, l'hébreu et le russe, un dictionnaire unilingue ; pour le japonais, deux dictionnaires unilingues, dont un en langue japonaise de caractères chinois ; l'usage du dictionnaire est interdit pour toutes les autres langues. (...)

*La liste limitative des dictionnaires prévus pour l'épreuve de tronc commun de la BEL ne s'applique pas à cette épreuve. Les candidates et les candidats sont libres d'utiliser le dictionnaire **unilingue** de leur choix.*

DURÉE : 6 heures

ALLEMAND  
ANGLAIS  
CHINOIS  
ESPAGNOL  
ITALIEN  
JAPONAIS  
RUSSE

**Tournez la page S.V.P.**

## VERSION ALLEMANDE ET THÈME

### I : VERSION

*(Die Szene spielt in einer Fabrik)*

Die Büroabteilungen dürften so ziemlich das einzige gewesen sein, wo Feinschmied sicher herrschte, obwohl auch da sein Verhalten ein einstudiertes war, das aus Kursen und Manager-Literatur stammte. Friedrich Baumer, der Richard Feinschmied, als der noch Lehrling war, oft vor seinem jähzornigen Vater in Schutz genommen hatte, sagte einmal, alles, was Feinschmied von früher her behalten habe, sei sein übler Mundgeruch. Alles andere an ihm sei fremd geworden. Das war auch nicht verwunderlich, denn die Abteilungen, die Feinschmied ernst, im Gesicht braungebrannt und stets nach der neuesten Mode gekleidet, mit oder ohne Sonnenbrille durchschritt, hatte nicht er entworfen, sondern als fertige Vorstellung aus den USA importiert und genau nach Maß nachbauen lassen, was Psychologen, Wirtschaftsfachleute und Architekten zu einem anschaulichen Modell ausgearbeitet hatten. Sicher war es nicht seine Erfindung, hinter einem blanken Tisch zu hocken, von dem aus man unbeobachtet durch den Store die einzige Einfahrt und den großen betonierten Hof zwischen Einfahrt und Werkshallenvorderfront bis ganz zurück zu den hintersten Magazingebäuden überblicken konnte.

Die ganze Hofseite des langen Bürogebäudes ist aus Glas. Vom Büro aus kann man wahrnehmen, was auf dem Hof passiert, aber vom Hof aus ins Büro zu schauen, hat wenig Sinn. Man sieht nur verschwommene Umrisse und kann nichts unterscheiden. Aus diesem Grunde wollte niemand auf dem Hof arbeiten. Da stand man so offen und hilflos dieser verfluchten Glaswand gegenüber, und aus den Werkshallenfenstern grinsten immer irgendwelche schadenfrohen Gesichter, zeigten zum Büro hinüber und riefen einem durch den offenen Halleneingang zu, ob man unter die Frischluftfanatiker gegangen sei. Punkt sieben sperrte der überstundenfreudige Hausmeister den Arbeitereingang zu. Dann mußte man um das Büro herum, durch die Hofeinfahrt über den Hof und am verglasten Mauerausschnitt vorbei und dann in Arbeitskleidung ins Büro und Gründe für das Zuspätkommen vorbringen. Stechuhrengeübte Arbeiter sagten, daß dieses Verfahren weit übler sei als die Zeitkontrolle durch die Uhr. Die fehlende Zeit wurde hier wie dort abgezogen. Nur, bei der Uhr haust du einfach deine Karte hinein oder machst diesem blöden Ticken überhaupt den Garaus, aber bei Feinschmied stimmst du schön kleinlaut irgendwelche Entschuldigungsgesänge an. Aber das waren, wie gesagt, nicht Feinschmieds Erfindungen. Feinschmied war nicht einmal in der Lage, sein Büro nach seinem Geschmack zu gestalten. Nicht ein persönlicher Gegenstand, für den man sich hätte interessieren können. Alles Architektengeschmack, Produkte, von irgendwelchen Köpfen entworfen, von irgendwelchen Händen und Maschinen gemacht. Nicht einmal von seinen teuren Reisen brachte er etwas mit. Ein fremder Glaskasten, in dem er es selber nicht aushielt. Kein Wunder, daß man vor ihm ins Schwitzen kam.

Franz Innenhofer, *Die großen Wörter* (1977)

## II : THÈME

*Il s'agit de l'arrivée de Rilke à Paris en 1920 pour son dernier séjour dans la capitale française\**

La nuit n'est pas encore tombée. Rilke a traversé le hall de la gare et s'est dirigé sans hésitation vers l'ancienne station de fiacres. Les voitures attendent toujours au même endroit : beaucoup plus de moteurs, moins de chevaux. Il cherche des yeux ces ravissants petits omnibus qui plaisaient tellement à Benvenuta. Car soudain il se souvient que c'est avec elle qu'il a vécu sa dernière « arrivée », fin mars 1914 (à moins que ce ne fût l'avant-dernière ? N'y avait-il pas eu cette stupide fuite à Assise, sur un coup de tête, un mois plus tard ?). Il revoit encore son visage si gai lorsqu'ils s'étaient installés sur les sièges de peluche rouge, sous les petits miroirs ornés de fleurs fraîches vissés entre les fenêtres. Ils s'étaient assis côte à côte et il lui expliquait Paris. Il se croyait heureux en cet instant. Benvenuta... Cela fait bien longtemps qu'il n'a plus pensé à Benvenuta. Sur la chaussée, le chauffeur s'impatiente. Paris, là devant lui. « Quelle *réalité* dans cette ville », c'est toujours le même mot qui s'impose.

La voiture s'est engagée dans le boulevard de Sébastopol pour rejoindre la place du Châtelet, traverser le pont au Change, remonter le boulevard Saint-Michel, toujours tout droit, c'est si simple, jusqu'au jardin du Luxembourg, puis elle a bifurqué sur la droite, rue de Médicis, le long des grilles, jusqu'à la rue de Vaugirard où elle a déposé son voyageur à l'angle de la rue de Tournon, devant le numéro 33. Devant le vieil hôtel Foyot.

Tout est là. À sa place. Le fleuve, les rues, la lumière. Et la Poste, juste en face. Un contact immédiat. Une réconciliation « totale, inépuisable ». Si jamais, prise de folie, la voiture s'était mise à faire demi-tour, le renvoyant brutalement en Suisse, il aurait été déjà comblé. Mais elle le dépose, là, sur le trottoir, devant le porche de l'hôtel. Sa chambre est retenue depuis plus d'une semaine.

Béatrice Commengé, *En face du jardin. Six jours dans la vie de Rainer Maria Rilke* (2007)

\*ne pas traduire

## VERSION ANGLAISE ET THÈME

### I : VERSION

I was about 150 feet over the river, as nearly as I could tell, and I believed that if I could get that far I could get the rest of the way, even though the cliff was steeper here than it was lower down. Let me look, now. That is all there is to do, right at this moment. That is all there is to do, and that is all that needs to be done.

What a view, I said again. The river was blank and mindless with beauty. It was the most glorious thing I have ever seen. But it was not seeing, really. For once it was not just seeing. It was beholding. I *beheld* the river in its icy pit of brightness, in its far-below sound and indifference, in its large coil and tiny points and flashes of the moon, in its long sinuous form, in its uncomprehending consequence. What was there?

Only that terrific brightness. Only a couple of rocks as big as islands, around one of which a thread of scarlet seemed to go, as though outlining a face, a kind of god, a layout for an ad, a sketch, an element of design. It was a thread like the color of sun-images underneath the eyelids. The rock quivered like a coal, because I wanted it to quiver, held in its pulsing border, and what it was pulsing with was me. It might have looked something like my face, in one of those photographs lit up from underneath. My face: why not? I can have it as I wish: a kind of three-quarter face view, set in the middle of the moon-pit, that might have looked a little posed or phony, but was yet different from what any mirror could show. I thought I saw the jaw set, breathing with the river and the stone, but it also might have been a smile of some kind. I closed my eyes and opened them again, and the thread around the rock was gone, but it had been there. I felt better; I felt wonderful, and fear was at the center of the feeling: fear and anticipation – there was no telling where it would end.

I turned back. I turned back to the wall and the cliff, and into my situation, trying to imagine how high the cliff had seemed to be the last time I had seen it by daylight, and trying to estimate where I was on it. I thought I surely must be three quarters of the way up.

James Dickey, *Deliverance*, 1970

## II : THÈME

Elle était en train de goûter une fraise qui ne sentait pas beaucoup plus que l'eau qu'elle contenait quand elle entendit une voix qui la toucha d'une manière indescriptible. Elle sentit l'intérieur de son corps se dilater sans bien comprendre ce qui lui arrivait.

Elle ouvrit les yeux. Elle se retourna.

Elle découvrit un peu plus loin, sur sa gauche, une marchande de légumes biologiques en grande discussion avec une dame âgée.

Elle s'approcha lentement.

Les légumes qui étaient exposés à la vente sur l'étal n'avaient pas grande allure ; leur apparence était chétive ; leur volume était informe ; leur peau était délibérément terreuse.

La voix provenait de la dame toute petite qui se tenait devant eux.

Elle avait un chignon blanc et – au-dessus – un fichu à motifs de fleurettes roses sur fond noir beaucoup trop petit pour la masse de ses cheveux. La vieille dame était en train de demander comment étaient les poireaux.

Claire aimait cette voix qu'elle entendait à dix pas d'elle.

Elle adorait cette voix.

Elle cherchait à mettre un nom sur ce timbre si clair, sur ces sortes de vagues de phrases rythmées qui attiraient son corps. La voix montait des romaines et des betteraves noires. La voix demanda brusquement, avec autorité, une botte de radis. Quand la voix demanda des côtes de blette, alors les yeux de Claire Menthuen s'emplirent de larmes. Elle ne pleura pas pour autant mais, la vue brouillée, elle vit surgir, sans qu'elle en fût surprise, la main et la bague, au-dessus des grandes feuilles sombres des branches d'épinard, afin de saisir le sac terne, en papier recyclé, que lui tendait la marchande.

Claire poussait les gens qui étaient dans la file.

Les gens qui attendaient leur tour se mirent à murmurer et à grogner.

– Madame Ladon, murmura Claire tout bas.

Rien. La vieille dame ne se retourna pas.

Elle dit plus fort :

– Madame Ladon !

Elle vit le dos de la vieille dame se crispier et, lentement, son visage se tourna vers elle. La vieille dame avait des yeux marron et des lunettes d'or. Elle leva les yeux vers le visage de Claire et eut l'air très embarrassée en considérant devant elle cette jeune femme si grande, si longue, deux fois plus haute qu'elle, qui l'appelait par son nom. Madame Ladon ne reconnut pas Claire tout de suite. Elle était en train de la dévisager quand un monsieur, un chapeau suisse sur la tête, vint sommer Claire de reprendre sa place dans la queue.

Pascal Quignard, *Les Solidarités mystérieuses*, 2011.

## VERSION CHINOISE ET THÈME

### I : VERSION

那一天气候宜人，路过小卖部，江青忽然兴致勃勃地走进去，一直走到柜台前面。柜台里放着各式各样的点心，江青低头望望——谁也解释不清，可那分明是真的——她忽然高兴地说：“这些点心很可爱！多少钱一斤？”

海西宾当时不满 17 岁，他倒不像公园领导那么“怵上”。他站在那里原不过是摆样子的，点心他一次也没卖过，所以江青这么问他，他便老老实实在地回答说：“多少钱一斤，标签上都写着呢。”

海西宾这话一出口，公园领导几乎立即晕死。江青听了这么一句回答，果然生气，她训斥海西宾说：“你们怎么能这么对待顾客呢？亏得今天来的是我，还认得字。要是农村来的贫下中农呢？你让人家看标签，行吗？”

海西宾脸红了，像面对着老师，他惭愧地点头。江青看到他那腼腆幼稚的模样，忽而又微笑了，这时尾随在江青身后的人们都听见江青对海西宾说：“小伙子，改了就好。这些点心，你一样给我称一点吧！”

公园领导站在一旁，只觉得自己是死而复生。他心里暗暗祷告：“海西宾呀，你底下可别再惹出祸来呀……”

海西宾拿起秤盘，拿起夹子，就要弯腰夹点心了，却忽然憨憨地问：“一点……一点是多少呢？”

江青那天那时的心情真是格外地好，她拍拍海西宾的肩膀，脸上的表情简直只有“慈祥”二字方才般配，语气更是谆谆然好不动听：“小伙子，你的服务态度不行呀，业务上也不熟悉，你这样子怎么能为人民服务呢？要好好改进呀……”

《钟鼓楼》刘心武 1984

- 江青(1914 - 1991) : 毛泽东夫人 - 海西宾 bīn : 人名 - 宜人 yírén: 舒服 - 兴致勃勃 xìngzhì bóbo : 非常感兴趣 - 柜台 guìtái : 商店里摆放商品的台子 - 怵上 chù shàng : 害怕上级 - 摆样子 bǎi yàngzi : 做样子，并非真正做事 - 标签 biāoqiān : 商品上的小纸片，上面写着名称、价格等 - 晕死 yūn sǐ : 受到极大惊吓，几乎昏过去 - 训斥 xùnchì : 严厉地批评、责备 - 贫下中农 pínxià zhōngnóng : 非常贫穷的农民，毛泽东时代的政治用语 - 惭愧 cánguì : 因为做错事或感到不够好而不好意思 - 腼腆幼稚 miǎntiǎn yòuzhì : 害羞、不成熟，像小孩子一样 - 尾随 wěisuí : 悄悄地跟在某人后面 - 祷告 dǎogào : prier - 秤盘 chènghán : plateau de balance - 夹子 jiāzi : pince - 弯腰 wānyāo : 上半身向前或向下弯曲 - 憨 hān : 老实、天真，有点傻气但不坏 - 惹祸 rěhuò : 招致麻烦或灾祸 - 慈祥 cíxiáng : 形容年长的人态度温和、和善 - 谆谆然 zhūnzhūn rán : 形容说话耐心、诚恳

## II : THÈME

Autrefois, quand on avait quitté ses foyers comme Ulysse, on était un objet de curiosité ; aujourd'hui, excepté une demi-douzaine de personnages hors de ligne par leur mérite individuel, qui peut intéresser au récit de ses courses ? Je viens me ranger dans la foule des voyageurs obscurs qui n'ont vu que ce que tout le monde a vu, qui n'ont fait faire aucun progrès aux sciences humaines, qui n'ont rien ajouté au trésor des connaissances humaines ; mais je me présente comme le dernier historien des peuples de la terre de Colomb, de ces peuples dont la race ne tardera pas à disparaître ; je viens de dire quelques mots sur les destinées futures de l'Amérique, sur ces autres peuples héritiers des infortunés Indiens : je n'ai d'autre prétention que d'exprimer des regrets et des espérances.

Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, 1827

Ulysse : 奥德修斯 Colomb : 哥倫布 Destinée : 命运 Hériter : 继承

## VERSION ESPAGNOLE ET THÈME

### I : VERSION

Resulta bastante natural que los novelistas, siendo como son proclives a la disociación, tiendan a obsesionarse con sus hermanos, esos otros yoes de semejanza genética, sobre todo si son mellizos, aún más si son gemelos, todavía mucho más si los hermanos han muerto. [...]

Mi hermana Martina, por fortuna, está muy viva, y no somos gemelas, y no nos parecemos nada en absoluto. Ella tiene tres hijos (dos de ellos mellizos), yo no tengo ninguno; ella lleva veinte años con el mismo hombre felizmente, o, por lo menos, siempre se les ve juntos y ella nunca se queja (bien es verdad que habla muy poco), mientras que yo he tenido no sé cuántas parejas y suelo refunfuñar de todas ellas. Ella es de una eficiencia colosal, trabaja competentemente como gerente de una empresa informática, atiende a sus hijos, lleva su casa como un general de intendencia llevaría una ofensiva, cocina como un chef galardonado por la guía Michelin, resuelve todos los problemas burocráticos y legales con facilidad inhumana y siempre está tranquila y relajada, como si le sobraran horas a su día; yo, en cambio, no sé cocinar, tengo mi despacho convertido en una leonera, ordenar un armario me parece un reto insuperable, nunca recuerdo dónde he dejado las gafas (a veces las he localizado, tras arduas horas de búsqueda, en el interior de la nevera), corro agitada por mi casa y por la vida como si me hubieran robado un día del calendario y creo que lo único que sé hacer es escribir. Martina es tan valiente que roza lo inconsciente, mientras que yo soy bastante cobardica (pero siempre he creído que la valentía física va unida a la falta total de imaginación, a la incapacidad de representarte mentalmente el peligro, y que, por consiguiente, cuanto más fantasioso eres más miedo tienes). Martina tiene un don para crear ambientes, para construir un entorno de plácida domesticidad, para hacer que las lámparas de su casa difundan una luz dorada y dichosa, para conseguir que allí donde ella esté eso sea un hogar («Allí donde Eva estaba era el Paraíso», escribió el desconsolado Mark Twain en la lápida de su llorada esposa, que debía de ser como mi hermana), mientras que yo nunca he logrado atinar con la iluminación de ninguna de mis casas, siempre hay demasiada luz o demasiadas sombras, de la misma manera que siempre hay demasiado calor o demasiado frío, extrañas corrientes en los pasillos, rincones intratables o desapacibles y una sensación general de lugar de paso, porque mi hogar es el interior de mi cabeza. Martina, en fin, es una hacedora, y yo soy sólo palabras.

Pero es la palabra lo que nos hace humanos.

Rosa MONTERO, *La loca de la casa* (2003)

## II : THÈME

Aucune tenue n'était exigée d'eux ici, aucune activité en commun avec d'autres, aucun sentiment, aucun souvenir. On leur offrait une existence à la fois dépouillée et protégée, une existence semblable à une salle d'attente dans une gare de banlieue déserte, une salle nue, grise et tiède, avec un poêle noir au milieu et des banquettes en bois le long des murs.

Et ils étaient contents, ils se plaisaient ici, ils se sentaient presque chez eux, ils étaient en bons termes avec Mme la concierge, avec la crémière, ils portaient leurs vêtements à nettoyer à la plus consciencieuse et la moins chère teinturière du quartier.

Ils ne cherchaient jamais à se souvenir de la campagne où ils avaient joué autrefois, ils ne cherchaient jamais à retrouver la couleur et l'odeur de la petite ville où ils avaient grandi, ils ne voyaient jamais surgir en eux, quand ils marchaient dans les rues de leur quartier, quand ils regardaient les devantures des magasins, quand ils passaient devant la loge de la concierge et la saluaient très poliment, ils ne voyaient jamais se lever dans leur souvenir un pan de mur inondé de vie, ou les pavés d'une cour, intenses et caressantes, ou les marches douces d'un perron sur lequel ils s'étaient assis dans leur enfance.

Dans l'escalier de leur maison, ils rencontraient parfois « le locataire du dessous », professeur au lycée, qui revenait de classe avec ses deux enfants, à quatre heures. Ils avaient tous les trois de longues têtes aux yeux pâles, luisantes et lisses comme de grands œufs d'ivoire. La porte de leur appartement s'entrouvrait un instant pour les laisser passer. On les voyait poser leurs pieds sur des petits carrés de feutre placés sur le parquet de l'entrée – et s'éloigner silencieusement, glissant vers le fond sombre du couloir.

Nathalie Sarraute, *Tropismes*, Les Éditions de Minuit, 1957.

## VERSION ITALIENNE ET THÈME

### I : VERSION

Il cittadino che nulla ha mai fatto contro le leggi nè da altri ha subito dei torti per cui invocarle; il cittadino che vive come se la polizia soltanto esistesse per degli atti amministrativi come il rilascio del passaporto o del porto d'armi (per la caccia), se i casi della vita improvvisamente lo portano ad avervi a che fare, ad averne bisogno per quel che istituzionalmente è, un senso di sgomento lo prende, di impazienza, di furore in cui la convinzione si radica che la sicurezza pubblica [...] più poggia sulla poca e sporadica tendenza a delinquere degli uomini che sull'impegno, l'efficienza e l'acume di essa polizia. Convinzione che ha una sua parte di oggettività: più o meno secondo i tempi, più o meno secondo i paesi. Ma nel caso di una persona scomparsa, nell'ansietà e impazienza di coloro che vogliono ritrovarla, può anch'essere del tutto soggettiva – e dunque ingiusta. E senz'altro riconosciamo di essere anche noi ingiusti nei riguardi della polizia italiana, del modo – che ci appare svogliato e senza acutezza – in cui la polizia italiana condusse le indagini per la scomparsa di Ettore Majorana. Non le condusse affatto, anzi: lasciò che le conducessero i familiari, limitandosi – come nella "nota" è evidente – a "collaborare" (e ad un certo punto, è facile immaginarlo, a fingere di collaborare). E lo siamo anche noi, ingiusti, perché anche noi, dopo trentasette anni, vogliamo "ritrovare" Majorana – e per "ritrovarlo" non abbiamo che poche carte, e pochissime nel fascicolo della Direzione Generale di Pubblica Sicurezza a lui intestato.

Su questi pochissimi fogli riviviamo l'ansietà, l'impazienza, la delusione, il giudizio sulla inintelligenza e inefficienza della polizia che certamente allora, e più dolorosamente, e più drammaticamente, vissero i familiari di Ettore Majorana.

Ma ci sono anche le ragioni degli altri, le ragioni della polizia. Il caso era, per come definito burocraticamente "in oggetto", e dunque oggettivamente, quello di una scomparsa con proposito di suicidio. C'erano due lettere – una alla famiglia, l'altra ad un amico – che dichiaravano nettamente il proposito; e in quella all'amico anche il modo e l'ora in cui sarebbe stato attuato. Che poi il proposito non fosse stato attuato la sera del 25 marzo 1938, alle undici, nel golfo di Napoli, alla polizia diceva soltanto – per esperienza, per statistica – che era stato attuato dopo e altrove. Impegnarsi a scoprire dove e quando, sarebbe stata

una pura perdita di tempo. Non c'era da prevenire ne' da punire: il problema era solo quello di trovare un cadavere.

Leonardo Sciascia, *La scomparsa di Majorana*, 1975

## II : THÈME

En Italie, un homme se distinguait par tous les genres de mérite, par les grands coups d'épée comme par les découvertes dans les anciens manuscrits : voyez Pétrarque, l'idole de son temps ; et une femme du seizième siècle aimait un homme savant en grec autant et plus qu'elle n'eût aimé un homme célèbre par la bravoure militaire. Alors on vit des passions, et non pas l'habitude de la galanterie. Voilà la grande différence entre l'Italie et la France, voilà pourquoi l'Italie a vu naître les Raphaël, les Giorgione, les Titien, les Corrège, tandis que la France produisait tous ces braves capitaines du seizième siècle, si inconnus aujourd'hui et dont chacun avait tué un si grand nombre d'ennemis.

Je demande pardon pour ces rudes vérités. Quoi qu'il en soit, les vengeances atroces et nécessaires des petits tyrans italiens du Moyen Âge concilièrent aux brigands le cœur des peuples. On haïssait les brigands quand ils volaient des chevaux, du blé, de l'argent, en un mot, tout ce qui leur était nécessaire pour vivre ; mais au fond le cœur des peuples était pour eux ; et les filles du village préféraient à tous les autres le jeune garçon qui, une fois dans la vie, avait été forcé d'*andar alla macchia*, c'est-à-dire de fuir dans les bois et de prendre refuge auprès des brigands à la suite de quelque action trop imprudente.

De nos jours encore tout le monde assurément redoute la rencontre des brigands ; mais subissent-ils des châtiments, chacun les plaint. C'est que ce peuple si fin, si moqueur, qui rit de tous les écrits publiés sous la censure de ses maîtres, fait sa lecture habituelle de petits poèmes qui racontent avec chaleur la vie des brigands les plus renommés. Ce qu'il trouve d'héroïque dans ces histoires ravit la fibre artiste qui vit toujours dans les basses classes, et, d'ailleurs, il est tellement las des louanges officielles données à certaines gens, que tout ce qui n'est pas officiel en ce genre va droit à son cœur.

Stendhal, *L'Abbesse de Castro*, 1839

## VERSION JAPONAISE ET THÈME

### I : VERSION

私が昔二三人連れで英国の某離宮<sup>ぼうりききゆう</sup>を見物に行った時に、その中のある一人は、始終片手に開いたベデカ<sup>1</sup>を離さず、一室一室これと引き合わせては詳細に見物していた。そのベデカはちゃんと一度下調べをしてところどころ赤鉛筆で丁寧<sup>ていねい</sup>にアンダーラインがしてあった。ある室へ来た時にそのこのある窓の前にみんなを呼び集め、ベデカの中の一行をさししながら、「この窓から見ると景色がいいと書いてある」と言って聞かせた。一同はそうかと思って、この見のがしてならない景色を充分に観賞する事ができた。

私はこの人の学者らしい徹底したアカデミックなしかたに感心すると同時に、なんだかそこに名状のできない物足りなさあるいは一種のはかなさともいったような心持ちがするのを禁ずる事ができなかった。なんだかこれでは自分がベデカの編者それ自身になってその校正でもしているような気がし、そしてその窓が不思議なこだわりの網を私のあたまの上に投げかけるように思われて来た。室に付随<sup>ふずい</sup>した歴史や故実などはベデカによらなければ全くわからないが、窓のながめのよしあしぐらいは自分の目で見つけ出し選択する自由を許してもらいたいような気もした。

ベデカというものがなかった時の不自由は想像のほかであろうが、しかしまれには最新刊のベデカにだまされる事もまるでないではない。ある都の大学を尋ねて行ったらそこが何かの役所になっていたり、名高い料理屋を捜しあてると貸し家札が張ってあったりした事もある。杜撰<sup>ずざん</sup>な案内記でもあればそういう失敗はなおさらの事である。しかし、こういう意味で完全な案内記を求めるのは元来無理な事ではなければならない。そういうものがあると思うのが困難のもとであろう。

それで結局案内記がなくても困るが、あつて困る場合もないとは限らない。

寺田虎彦<sup>てらだとらひこ</sup>「案内者」、1922年

---

<sup>1</sup> ベデカ (Baedeker) 19 世紀末のヨーロッパでもっとも人気のあった旅行ガイドブック。

## II : THÈME

Le commissaire Laurent referme le dossier et le pose avec satisfaction sur la pile de gauche. Affaire classée. Lui, personnellement, n'a aucune envie de s'en occuper.

Les recherches qu'il a déjà fait entreprendre n'ont pas donné le moindre résultat. Des empreintes abondantes et nettes, laissées comme à plaisir un peu partout, ont été relevées ; elles doivent appartenir à l'assassin, mais elles ne correspondent à rien de ce qui est enregistré dans l'énorme fichier de la police. Les autres éléments qui ont été recueillis n'ont donné aucune indication quant à la piste à suivre. Aucun renseignement non plus n'a pu être fourni par les indicateurs. Dans ces conditions, où chercher ? Il est très improbable que l'assassin appartienne aux milieux louches de la ville ou du port : le fichier est trop bien fait et les indicateurs trop nombreux pour qu'un malfaiteur puisse échapper complètement à leurs réseaux. Laurent le sait par une longue expérience. À cette heure-ci, il devrait normalement savoir déjà quelque chose. Alors ? Un débutant isolé ? Un amateur ? Un fou ? Ces cas-là sont tellement rares ; et puis on retrouve tout de suite leur trace aux amateurs. Une solution, évidemment, serait qu'on ait affaire à un individu venu de loin uniquement pour accomplir ce meurtre, et repartir aussitôt. Pourtant son travail semble un peu trop bien exécuté pour ne pas avoir nécessité une bonne préparation...

Alain Robbe-Grillet, *Les Gommages*, 1953

## VERSION RUSSE ET THÈME

### I : VERSION

*Вторник 8 января. Париж.* Я уже приобрел кое-какой опыт жизни в Ecole Normale. Знаю, например, что, когда приходишь утром к своему столу, а масла уже не осталось, то можно попробовать сходить на кухню и попросить у интенданта еще масла — иногда это увенчивается успехом. Вообще жизнь хоть и нельзя назвать голодной, но все же готовность еще чего-нибудь съесть почти постоянная. Столы на восемь человек, и все, что возможно, подается неразделенным. Накладывают сами, соблюдая некие неписанные нормы умеренности, а остатки уже откровенно доедают самые активные.

В какой-то момент у старших учеников Ecole Normale наступает полоса экзаменов *agrégation* (приблизительно соответствующих нашим аспирантским). Экзамены тяжелейшие, продолжаются по семь часов. Сдающие добросовестно предупреждают своих соседей по столу, что на обед им попасть не удастся. И вот тогда у оставшихся получается роскошное усиленное питание. Мне однажды довелось оказаться вдвоем за столом, который, как всегда, сервировался на восьмерых. Всего съесть не смогли, но все же изрядно продвинулись к этому. Остатками поделились с соседними столами.

Поразительным для русского человека образом к числу немногих вещей, от которых на столе кое-что все-таки иной раз остается, относится вино! Первое время я не мог удержаться, чтобы этим не воспользоваться. Но постепенно понял, что от вина отказываются те, кто собрался всерьез позаниматься.

Чего не остается на столе ровно никогда, это салата — хотя бы за восьмерых ели двое. Салат вообще играет за обедом ту ритуальную роль, которую по нашим представлениям должно было бы играть вино. Салат подается в огромнейшей миске, а отдельно к нему подается соус. В некий непонятный постороннему момент один из застольщиков, признанный по какому-то бессловесному тайному согласию самым уважаемым из восьми, встает и приступает к ритуальной операции под названием «размешивать салат». Только совершенно ничего не понимающему может показаться, что ничего тут хитрого нет. Операция длится долго, и все смотрят на нее почтительно и терпеливо. Какой же неизмеримой чести я удостоился однажды ближе к концу года, когда мне вдруг сказали: «Ну, *Andréi*, нам кажется, что ты уже дорос до того, чтобы размешать нам сегодня салат!»

У каждого есть в столовой свое определенное место. Но на то и свобода, чтобы даже это не было чем-то непреодолимо окончательным. Дело в том, что по неопишуемой *эколь-нормалевской* свободе у учеников имеется неписаное право привести с собой в столовую приятеля — и даже приятельницу! Этим правом пользуются не очень часто, но пользуются. И если ты, придя к своему столу, видишь на своем месте незнакомца или, тем паче, даму, долг чести повелевает с легким поклоном отправиться к чужим столам в поисках местечка, где кто-нибудь не пришел.

Андрей Анатольевич ЗАЛИЗНЯК (1935—2017)

Прогулки по Европе (2018)

## II : THÈME

Raymon s'assit auprès d'elle. Il avait cette aisance que donne une certaine expérience du cœur ; c'est la violence de nos désirs, la précipitation de notre amour qui nous rend stupides auprès des femmes. L'homme qui a un peu usé ses émotions est plus pressé de plaire que d'aimer. Cependant M. de Ramière se sentait plus profondément ému auprès de cette femme simple et neuve qu'il ne l'avait encore été. Peut-être devait-il cette rapide impression au souvenir de la nuit qu'il avait passée chez elle ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en lui parlant avec vivacité, son cœur ne trahissait pas sa bouche.

Mais l'habitude acquise auprès des autres donnait à ses paroles cette puissance de conviction à laquelle l'ignorante Indiana s'abandonnait, sans comprendre que tout cela n'avait pas été inventé pour elle.

En général, et les femmes le savent bien, un homme qui parle d'amour avec esprit est médiocrement amoureux. Raymon était une exception ; il exprimait la passion avec art, et il la ressentait avec chaleur. Seulement ce n'était pas la passion qui le rendait éloquent, c'était l'éloquence qui le rendait passionné. Il se sentait du goût pour une femme, et devenait éloquent pour la séduire et amoureux d'elle en la séduisant. C'était du sentiment comme en font les avocats et les prédicateurs, qui pleurent à chaudes larmes dès qu'ils suent à grosses gouttes. Il rencontrait des femmes assez fines pour se méfier de ces chaleureuses improvisations ; mais Raymon avait fait par amour ce qu'on appelle des folies : il avait enlevé une jeune personne bien née ; il avait compromis des femmes établies très-haut ; il avait eu trois duels éclatants [...]. Un homme qui fait tout cela sans craindre d'être ridicule ou maudit, et qui réussit à n'être ni l'un ni l'autre, est hors de toute atteinte ; il peut tout risquer et tout espérer.

George SAND (1804-1876)

*Indiana* (1832)

